

le tee-shirt de Spiderman

Le poitrail de Spiderman est en pleine métamorphose. Le tee-shirt est au bord d'exploser : la masse musculaire a doublé. Les poils de l'araignée ont transpercé le latex. Et l'araignée a des seins d'allaitante préhistorique enfantant une post-humanité. Le superhéros a fait son temps.

Anne Larue nous fait voyager de Tolkien à Homère, des comics aux anthropologues, du paléolithique à la science-fiction, des théories féministes à l'histoire de l'art dans un ouvrage iconoclaste, à sauts et à gambades, en filant de manière méthodique une même pelote : la civilisation « patriarcale » devient, sous sa plume, un terme que les entomologistes du futur ont remis à la mode.

LEÇON DE POST-PATRIARCAT ET DE POST-FÉMINISME

Le « patriarcat », pour Anne Larue, est une étiquette permettant de consigner sous un même chapeau les hominidés de -4000 av. zéro (avant zéro) à +2000 environ. Anne Larue « queerise » cet étendard des années 1970, cher aux féministes matérialistes (Christine Delphy) à une époque où les études de genre contemporaines préfèrent mettre l'accent sur l'emboîtement des dominations (race, classe, genre). La théoricienne queer Judith Butler est sans équivoque, sur l'aveuglement inhérent à l'érection d'un patriarcat uni :

La conception d'un patriarcat universel a été largement critiquée au cours de ces dernières années pour son incapacité à rendre compte des mécanismes concrets de l'oppression de genre dans les divers contextes où celle-ci existe [...]. L'empressement du féminisme à décréter l'universalité du patriarcat pour pouvoir sauver l'apparence de sa revendication de représentativité a, de temps à autre, incité les féministes à prendre un raccourci, celui qui va tout droit à une universalité catégorielle ou fictive de la structure de domination censée produire pour les femmes une expérience collective de l'oppression (Butler, 2005 : 63).

Comment Anne Larue peut-elle donc proposer un livre sur le déclin du patriarcat, tout en se réclamant du post-modernisme ? Le dialogue liminaire donne la clé du livre. Anne Larue, professeure de littérature comparée à l'Université Paris 13, écrit aussi de la science-fiction (La vestale du Calix) et s'en nourrit pour penser. Cet essai est écrit du point de vue des historien.nes à venir pour qui les inventeurs de l'agriculture et les mandarins de la Sorbonne creusent le même sillon. Ce raccourci tombe sous le sens à leurs yeux, de la même manière qu'il est évident pour nous que les grottes préhistoriques sont peintes par des hommes (alors qu'une moitié, grosso modo, est peinte par des femmes).

Anne Larue accomplit un travail étrangement drôlatique de nos humanités, en plaçant la production scientifique au cœur de l'entreprise de consolidation de notre civilisation. Et les féministes qui prônent le matriarcat ou la dénonciation de la domination masculine y participent à leur manière. Anne Larue renvoie dos à dos féminisme et patriarcat comme les deux faces d'une même pièce, tout en rendant hommage à l'acharnement des préhistoriennes, historiennes de l'art et théoriciennes féministes à débusquer la femme qui se cache derrière l'ombre d'un homme (peintre, anthropologue, écrivain, philosophe).

Dans la lignée de King Kong théorie (Despentes, 2006), l'ouvrage d'Anne Larue pense le devenir Kong (ni King, ni Queen) et, en cela, le devenir post-

féministe et post-patriarcal des monstres affranchis. Ce que veut penser Anne Larue, c'est le décentrement fondamental de l'humanité (pensée sous le mode du masculin neutre) dans le sillage de Donna Haraway (2009). Loin de reporter à un futur indéterminé le monde cyborg, Anne Larue nous explique que les monstres sont déjà partout (les enfants les adorent) et qu'il suffit de se donner la peine de lire les épopées dans le texte pour voir surgir les sociétés alternatives, biffées par toute une succession de superhéros qui n'ont, pas une seconde, imaginé que le monde pouvait s'organiser de manière non pyramidale, horizontale.

Nulle mélancolie dans ce travail de relecture critique des textes littéraires et historiques. Anne Larue réhabilite les perdant.es des grandes histoires (les épopées, les histoires littéraires, l'Histoire avec un grand H) en imaginant une issue. Inspirée par Marie-Hélène Bourcier, Anne Larue se distingue sur ce point de Judith Butler qui pense en termes de « forclusion » : forclure, pour la théoricienne queer, c'est dire ce qu'on ne veut pas être, tout en nommant précisément ce que l'on ne veut pas être et dans le regret de ne pas s'abandonner davantage à cette altérité désirable et redoutable. La mélancolie est pour Judith Butler constitutive de l'opération de travestissement : le travesti ne croit plus en la binarité des genres, mais « iel » (pour reprendre le pronom utilisé par Anne Larue) a la nostalgie du temps où iel y croyait et pensait possible de faire illusion.

Anne Larue ne pense pas le genre comme un sparadrap dont on n'arriverait pas à se défaire (façon capitaine Haddock dans L'affaire Tournesol). Anne Larue ne s'embarrasse pas de tragédie ou, comme on dit en sociologie, de rap-pel réaliste du coût de la transgression : pour cette analyste des fictions de la contre-culture, nul doute que le tee-shirt de Spiderman n'est plus taillé pour la course et qu'il s'agit désormais, en archéologue d'une civilisation mourante, d'agrandir les trous qui se sont formés un peu partout. Le héros n'en a cure, il vole, poings dressés et tête baissée : sous sa tenue en lambeaux, y a-t-il des poils ou pas de poils ? Peu importe, pour les geeks. Anne Larue vante les vertus du jeu vidéo qui réduit la patriarque au rang de fond d'écran.

La lecture de ce livre est réjouissante : pas de mélancolie sur les textes mélancoliques, pas d'apocalypse, pas de victime expiatoire, pas d'adolescents décérébrés. Cette légèreté virtuose donne de l'élan et donne envie d'aller plus loin encore. Anne Larue invoque le devenir-monstre, mais on peut aussi imaginer la fécondité du devenir-plante, du devenir-minéral ou du devenir-chose. L'écoféminisme, après tout, peut faire bon ménage avec le post-modernisme !

PAS DE QUARTIERS !

L'auteure de cet essai n'est pas une Valérie Solanas, lesbienne, prostituée, SDF, qui, de la marge, tue le centre (Andy Warhol). Elle n'est pas une Virginie Despentes, qui, de sa position d'écrivaine et de pornographe scandaleuse (Baise-moi est interdit au moins de dix-huit ans) va lier le biographique et le théorique dans un ouvrage choc et grave. Anne Larue procède à l'opération strictement inverse : c'est une universitaire du centre (normalienne, agrégée, thèses de littérature comparée, études d'histoire de l'art) qui connaît bien les rouages académiques de l'écriture sérieuse et qui se dépouille de ses oripeaux scientifiques pour cavalier à visage ouvert (cette fois, pas de pseudonyme) dans des contrées narratives où elle s'autorise à faire feu de tout bois.

L'ouvrage est impertinent : lesté d'une monumentale culture, il singe avec beaucoup d'humour l'écriture professorale avec des résumés didactiques, des axiomes, des conclusions, des bibliographies, en assumant le tourbillon d'une pensée diagonale. L'idée est bien de nous faire profiter du meilleur des deux mondes : l'ouvrage est très clair, informé, mais c'est un essai engagé qui tranche dans le vif et n'entend pas faire somme. Mosaïque plutôt.

Anne Larue ose. En cela, elle s'inscrit dans la tradition féministe des années 1970 du charivari festif : la science (des professeurs qui professent contre l'avortement) est attaquée à coups de mou de veau. Comme, avant elle, l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu s'attaquant sans ambages à Bourdieu (Mathieu, 1999) ou la théoricienne queer Marie-Hélène Bourcier, dont la liberté d'écriture et de pensée permet d'explorer d'autres Queer zones

(Bourcier, 2001, 2005, 2011), par ce livre elle court-circuite le jeu classique des références et des allégeances en refusant la traditionnelle discussion avec les pères fondateurs de l'anthropologie, de la littérature. Lévi-Strauss et Dumézil sont expédiés à coups de best off – un best off tout à fait inconvenant, car ce sont des citations féministes qui sont compilées et disséminées dans ce cabinet de curiosités.

On attend désormais le troisième volume de cet opus qui avait magnifiquement commencé avec Fictions, féminisme et postmodernité (paru en 2010, aussitôt retiré par l'éditeur, puis remis dans les bacs faute de cadre légal pour justifier cet acte de censure). Pour ce troisième tome à venir (théorique ou fictionnel), on se risquera à émettre les suggestions suivantes : il s'agirait de refaire l'histoire de la civilisation patriarcale d'une manière qui ne serait pas patriarcale. L'histoire officielle, linéaire et chronologique, s'emploie à masquer le fait que le patriarcat a bel et bien une origine. Il s'agirait de restituer une histoire sans première épopée, sans premier hominidé, sans chaînon manquant, sans berceau de la civilisation, mais riche d'une myriade d'événements simultanés, interconnectés, alambiqués, inachevés. L'ouvrage d'Anne Larue invite à écrire cette histoire sans épicentre. Il pose des jalons théoriques avec lesquels on peut bricoler sans façon.

Le livre est évidemment trop court, mais, plus long, il perdrait de son piquant. En ce début de XXI^e siècle, Anne Larue propose un voyage en terrain miné « en 3 D », sans les fameuses lunettes : on voit à la fois plus clair et plus trouble. Et c'est jouissif.

—Geneviève Pruvost
chargée de recherche au CNRS, sociologue du genre
juin 2012

prologue
une civilisation disparue

*Son papa s'appelle Abraham
Il est l'enfant du macadam
Tout comme sa mère en est la fille
À la Bastille*
—« À la Bastille »,
chanson interprétée par Aristide Bruant (1851-1925).

– Qu'est-ce que c'est, la civilisation patriarcale ? Les civilisations minoenne, aztèque, romaine, maya, celte, byzantine, inuit, tibétaine, berbère, coréenne, carthaginoise, soudanaise, japonaise, aborigène, mésopotamienne, ça, d'accord, je veux bien... Mais la civilisation patriarcale ? Jamais entendu parler !

– C'est l'idée, justement. Envisager le patriarcat européen comme une civilisation à part entière.

– Drôle de démarche !

– Mais les effets en sont étonnants.

DIS PAPA, C'ÉTAIT QUOI LE PATRIARCAT ?

- Et c'est quoi ?
- Une civilisation qui s'est maintenue grâce à une active propagande.
- Allons donc !
- Mais si. Que d'efforts il a fallu ! Que de discours sur la grandeur de l'homme !
- L'homme, l'homme, l'homme ! Une invention de leur Renaissance... Sale époque, en plus. Toutes ces sorcières brûlées vives. Et puis, iels ne pouvaient pas dire *l'humain*, au lieu de « l'homme » ?
- Après tout, iels auraient pu. À l'époque de la civilisation patriarcale, un homme sur deux était une femme, paraît-il.
- Un sur deux ? Tant que ça ?
- Eh oui.
- D'où le féminisme ?
- Oui, c'était le seul dispositif mental qui leur permettait de voir double...
- Comme leurs lunettes 3 D, quand ils les enlevaient pour voir le film sans ?
- Genre !
- Et ça a duré longtemps, cette civilisation patriarcale ?
- Leur statue du commandeur a commencé à prendre un coup dans l'aile vers la moitié du xx^e siècle, avec la contre-culture.
- Pourtant, en 1968 de leur ère, les femmes étaient réduites par les hommes à se taire dans les assemblées et à taper des tracts à la machine...
- Exact. Elles lavaient les chaussettes des révolutionnaires de tous les pays. Mais, dégoûtées de la fraternité masculine « universelle », elles ont inventé la sororité (Kolly, 2011). Alors, il y eut le féminisme. De la deuxième vague (Bourcier et Moliner, 2012).
- Mais encore ?
- Une très étrange passion pour les civilisations disparues et le cosmos.
- Ah oui, Bergier, Pauwels ! Pauwels, l'homme du « sida mental » ! Bravo ! Belle mentalité !
- Pourtant la revue *Planète* a été défendue par Henri Laborit.

– Vous admettez tout de même que cet entichement pour les civilisations disparues et les mystères du cosmos n'était pas très contre-culturel... D'ailleurs cette passion pour le cosmos n'aura pas duré quinze ans ! (Ballard, 1977)

– Oui, mais l'engouement pour les civilisations disparues a duré un peu plus longtemps. Nous venons de parler de *Planète* ; pensez aussi à la collection « L'Aventure mystérieuse » aux Éditions J'ai lu, à tous les récits de science-fiction, aux superhéros venus de l'espace, au *Rocky horror picture show*.

– Et alors ? La science-fiction est taillée sur mesure pour les mecs. Le héros est invariablement un homme qui aboie des ordres à ses petits copains aux commandes de vaisseaux technologiques. On sait très bien, comme l'a montré Paola Tabet (1998), que les femmes sont toujours les plus mal équipées dès qu'il s'agit d'outils spécialisés.

– Il existe une tout autre SF.

– Jamais entendu parler !

– Pas étonnant. La civilisation patriarcale n'avait pas intérêt à la rendre accessible ! Heureusement on en trouve la liste dans *Des singes, des cyborgs et des femmes*, de Donna Haraway, page 314 et suivantes. Courrez-y ! Vos premières lectures de féministe y sont tapies.

– Moralité ?

– La civilisation patriarcale est une civilisation disparue.

– Il faut prendre un sacré recul pour affirmer une chose pareille.

– Nous avons le recul nécessaire. Nous sommes en 9968 et la civilisation patriarcale est morte depuis plusieurs millénaires. Une véritable Atlantide (Saurat, 1968). Il n'en reste que quelques vestiges étranges et mystérieux. J'ai d'ailleurs créé un circuit touristique sur les lieux de leur ancien Kazakhstan : « Entre Volga et Oural. À l'aube de la civilisation patriarcale. » Oui, oui, oui, ça se visite !

– Alors c'est donc vrai ? « Révo. Cul. dans la civ. pat.¹ », comme au temps des gardes rouges ! Incroyable !

1. Cf. *Révo. Cul.* 1974.

DIS PAPA, C'ÉTAIT QUOI LE PATRIARCAT ?

– Je vous le dis, le Grand Sphinx sort des sables...

– ???

– Vous n'avez pas lu *L'énigme du Grand Sphinx* de Georges Barbarin ?
Rappelez-vous ! Le Grand Sphinx ne sort des sables qu'à certaines périodes charnières, décisives pour l'humanité.

– Vent du désert ?

– Matin des magiciens. Vous ne me croyez pas ? Je vous jure que la civilisation patriarcale a vraiment existé ! On en a des preuves irréfutables. Elle s'est déployée ici même ! Il y a des milliers et des milliers d'années. Je n'invente rien !

– Ma foi, Zlörge, si vous le dites...

– Kpître, vous le lirez, mon livre ?

– Euh, moi et la science-fiction...

– Mais ça n'a rien à voir avec la SF ! J'exhume un passé enfoui ! Tout est vrai, je vous l'assure.

– C'est une légende. Enfin ! Toutes ces histoires de grands hommes, de guerres et de cavaliers ! Leurs dieux ! Leurs mythes ! Leur conception épouvantable de la mort ! Heureusement qu'il s'agit d'une légende. La civilisation patriarcale n'a jamais existé.

– Ma foi, Kpître, si vous le dites...

sommaire

<i>AVANT-PROPOS. – le tee-shirt de Spiderman</i>	11
PROLOGUE. – une civilisation disparue	19
1. Dans les déserts de l'Université française	23
La femme à la Sorbonne au xx ^e siècle, 23. – La femme au xxi ^e siècle à la Sorbonne et ailleurs, 26. – Fiction et propagande, 32. – Nos fils et nos compagnes, 37. – L'aventure mystérieuse du cosmos et des civilisations disparues, 41. – Axiomes, 46. – Patriarcal plutôt qu'hétérosexuel ? 50.	
2. Il y a 8000 ans	53
Des milliers de statuettes, 53. – Préhistoire beauvoirienne, 64. – La révolution Gimbutas, 67. – Des sociétés matriarcales existent, 71. – La religion contre les femmes, 75.	
3. Changer de focale	85
La civilisation du livre, 86. – La création d'une classe des femmes, 89. – Et aujourd'hui ? 93. – Du bienfait de voir double : heuristique diplopie, 98. – La conscience de la fin, 101.	
4. La littérature comme propagande	113
L'épopée, un genre indémodable, 115. – Textes fondateurs, 116. Gilgamesh, 121. – <i>L'Illiade</i> , 128.	
5. L'âge de la SF	135
La fin des grands hommes, 136. – Les <i>comics</i> , ou le bon père de famille, 144. – <i>Le seigneur des anneaux</i> , ou la nostalgie du patriarcat perdu, 150. – Quand la SF devient discours de vérité, 155. – Le féminisme au temps du cyborg, 159.	
ÉPILOGUE. – vers le cyborg et au-delà	163
<i>Des sources, des références</i>	169

autres ouvrages d'Anne Larue

Délire et tragédie. Éditions InterUniversitaires, 1995, 303 pages.

Le dictionnaire des Beaux-Arts de Delacroix : reconstitution et édition critique.
Éditions Hermann, 1996, 236 pages.

Romantisme et mélancolie. Le Journal de Delacroix. Éditions Honoré
Champion, 1998, 295 pages.

Delacroix maître d'œuvre. Anthologie esthétique du Romantisme. Éditions
Universitaires du Sud, 1999, 405 pages.

À la guerre comme au théâtre. Éditions du Temps, 2000, 187 pages.

L'autre mélancolie. Acedia. Éditions Hermann, 2001, 221 pages.

Le masochisme, ou comment ne pas devenir un suicidé de la société. Éditions
Talus d'Approche, 2002, 200 pages.

Le surréalisme de Duchamp à Deleuze. Éditions Talus d'Approche, 2003,
223 pages.

Une vie de Démocrite. Éditions Talus d'Approche, 2004, 144 pages.

Poètes de l'amour. Éditions du Temps, 2004, 126 pages.

La femme est-elle soluble dans l'eau de vaisselle ? Chiflet and Cie, 2008,
122 pages.

*Fiction, féminisme et postmodernité. Les voies subversives du roman contem-
porain à grand succès,* Éditions Classiques Garnier, 2010, 237 pages.

La vestale du calix. Éditions L'Atalante, 2011, 222 pages. (Roman cyberfan-
tasy féministe.)